

LES MANDATS REÇUS DE L'HISTOIRE BOVARYSME ET RÔLES HISTORIQUES AU XX^e SIÈCLE

DONNER DU SENS AU COURS DES CHOSES

J'avais pensé écrire tout un livre sur le XX^e siècle, livre que finalement je n'écrirai pas. J'en esquisse ici l'idée fondamentale et quelques développements possibles. Cela n'aurait pas été l'histoire du siècle passé, mais – à travers des intellectuels, des écrivains, des cinéastes, des « hommes d'action », des idéologues, mais aussi des obscurs et des sans-grade – un parcours des diverses manières qu'il y a eues, au XX^e siècle, de se positionner et de (sur-)vivre dans l'histoire en cherchant à *donner du sens* au cours des choses – ou en déniait, au prix de quelques sophismes, en brouillant ce cours devenu trop désolant – ou en perdant le fil et en perdant plus ou moins la raison à la suite d'un de ces coups du moulin dont l'histoire du siècle a été prodigue. Ç'aurait été l'étude des diverses manières *subjectives* de vivre dans l'histoire : celle de l'« histoire qui vous interpelle en sujet » (formule jadis fameuse du pauvre Althusser) *et* selon une démarche *bovaryste* (c'est-à-dire en vue de se représenter autre que, banalement, l'on est en s'imaginant y « jouer un rôle » : je viens à ceci qui sera l'essentiel de mon propos un peu plus loin) *ou* encore pour témoigner, conjurer l'oubli, à la façon tragique d'un Primo Levi par exemple, pour conjurer l'effacement, l'oblitération des crimes et des maux infligés et subis.

Mon livre aurait montré et confronté une série de « cas de figure », de multiples bricolages individuels de « sens de l'histoire » en cours, et il aurait réfléchi sur eux. Il eût parcouru les trois horizons qui furent bricolés par les uns et les autres : celui du *passé-mémoire*, celui du *présent-déchiffrement* et celui de l'*avenir-promesse* ou avenir-menace et désespérance. J'aurais recensé ainsi des tas de petits *paris pascaliens* sur le Sens de

l'histoire. Je me serais demandé comment l'histoire, au cours de cent ans, a été déchiffrée, anticipée, raisonnée, comprise par des gens qui ne connaissaient pas, et pour cause, la suite ni la fin et, même si l'histoire est énigmatique et le devenir non clos, ne voyaient pas venir des tas de choses irréversibles que nous savons, non moins pour cause, vingt-cinq, cinquante ou cent ans après leur « passage » et qui annulent rétroactivement leurs aveugles paris obsolètes¹.

On dira peut-être : quel étrange projet et comme il est bon qu'il n'ait pas été poursuivi ! C'est spéculatif, évanescent : l'histoire, quelque sens qu'on lui donne, ce n'est justement pas ou très peu ce que les gens pouvaient penser qu'ils faisaient. Eh bien pas du tout : si nous les voyons, ces humains du XX^e siècle, en nous plaçant du point de vue du sobre, rassis, désenchanté et routinier démo-capitalisme actuel, comme des énergumènes, comme des agités-du-bocal, comme des « possédés » dostoïevskiens, ou encore comme des bouchons sur les flots, comme des dépassés-par-les-événements (ce qui fut, certes, souvent le cas au bout de vains efforts pour chercher du sens à la conjoncture et pour s'y trouver un mandat d'agir et une raison de vivre), nous nous interdisons de comprendre l'histoire « objective » avec laquelle ils se sont débattus².

L'objet du chapitre central de ce livre aurait été l'avènement du sujet dans son identité construite dans (ce qu'il conçoit de) l'histoire en cours, entre un PASSÉ révolu et *irréversible*, qui s'estompe, se brouille, s'oublie et se censure très vite, un PRÉSENT confus, tirant à hue et à dia, pour les uns limpide, parfois atroce, pour les autres totalement indéchiffrable, et un AVENIR dont on croit ou veut croire deviner certaines choses, apercevoir certains *prodromes* prometteurs ou menaçants. Ce chapitre aurait été consacré à la production de l'Individu (l'intellectuel, l'artiste, l'écrivain, l'humble militant etc.), mais bien entendu ce sont les intellectuels, les gens d'écriture qui ont surtout laissé des traces tangibles) et comment il s'est

1. À signaler ici un livre récent de M. Ferro, *Les individus face aux crises du XX^e siècle. L'histoire anonyme*, Paris, Odile Jacob, 2005. On rêve à ce qu'aurait pu être ce livre, mais il est, à mon avis, bâclé ; il ne répond du moins pas à ses promesses, aux promesses de son titre : ç'aurait pu être l'histoire des gens ordinaires rattrapés par l'histoire et qui font un choix ... généralement le mauvais. Mais je le répète, il n'y a pas grand chose à tirer de ce livre qui ne prend guère de *véritables anonymes*, ne conclut à rien, ni ne synthétise, ni même ne médite sur tout ceci avec quelque subtilité.

2. Une juste idée à étendre je crois à toutes les conjonctures et les crises, mais que j'emprunte au cas des livres de guerre qu'on a recommencé à étudier ces dernières années. La « perspective d'un personnage dépassé par les événements » est dégagée comme étant *la* seule constante narrative du genre des récits de guerre par J. Kaempfer dans sa *Poétique du récit de guerre*, Paris, Corti, 1998.

fabriqué en 1910, en 1920, en 1930 etc., un « rôle » en même temps qu'un « mandat » existentiel dans et par l'histoire.

Le XX^e siècle idéologique et politique est en train de devenir de moins en moins compréhensible. Avec le *recul du temps*, l'historien des idées se trouve confronté avec des croyances mortes dont il ne peut partager spontanément la force de conviction évanouie¹. Le passé récent est un vaste cimetière d'idées mortes, idées qui furent tenues, jadis ou naguère, pour vraies, acquises, évidentes, démontrées, admirables, sublimes, mobilisatrices... Les idéologies dont on fait l'histoire, ce sont pour une grande part des idées qui ont été reçues pour crédibles, évidentes, bien fondées, « solides », et qui, au moment où on les étudie, sont dévaluées ou en voie de l'être. Des idées aussi tenues pour innocentes ou nobles et devenues passablement suspectes a posteriori. Des idées en leur temps agissantes, convaincantes, structurantes – devenues inanes et stériles. *Abolis bibelots d'inanités sonores!*

SE DONNER UN RÔLE HISTORIQUE

Cette « histoire subjective » est donc pour une bonne part celle des gens qui ont déchiffré le cours des choses pour pouvoir *agir*. Qui n'ont pas seulement voulu comprendre le cours de l'histoire, mais agir pour en infléchir le cours ou pour le *hâter*. Pour y « jouer un rôle », puisque cette *catachrèse inévitable et incontournable* dit d'emblée ce que je veux creuser dans ce bref essai², pour y repérer et trouver *son* rôle dans une vaste « distribution »³. L'étude de l'histoire que j'aurais entreprise eût été celle de l'histoire telle qu'elle a été vécue par des gens qui s'efforçaient d'y déchiffrer du sens pour s'y construire une conduite à tenir. Souvent, il a été difficile de résister à la tentation de monter sur scène quand la foule vous y

1. Ce que dit d'emblée F. Furet, *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, Laffont, 1995.

2. Je rappelle que le concept d'*illusio* est central à la théorie des champs de Bourdieu. Le *champ* est une scène sociale qui invite à trouver son rôle, à entrer dans son personnage, et qui le légitime. Le champ académique est occupé par des fous légitimés par sa magie et qui se prennent pour des professeurs, des chercheurs, des étudiants.

3. Je signalerais parmi les films de la rencontre inattendue de la Grande Histoire et d'une obscure destinée, rêveuse et à côté de la plaque, *Un héros très discret* avec Matthieu Kassowitz, récit, post-stendhalien, du « rôle » que quelqu'un de mythomane trouve à jouer dans l'histoire, du bovarysme égocentrique et rêveur à l'imposture assumée par un grand névrosé roublard. Un film qui prend à la lettre la métaphore « jouer un rôle historique ».

encourageait et qu'on avait l'impression de connaître les paroles, le texte du drame en cours, de maîtriser son rôle. Du labeur interprétatif de la conjoncture a donc découlé très souvent, dans un siècle héritier de l'historiciste XIX^e, la *découverte* du sens de la (sa) vie, l'auto-attribution d'un « mandat » au service de quelque chose à faire advenir ou à conjurer. Un mandat *hétérodiégétique*, je rappelle ce terme prétentieux de la narratologie qui se rapporte à quelque chose de prégnant : le héros de roman, de Don Quichotte à Madame Bovary, est quelqu'un qui a reçu de ses « lectures » – romans de chevalerie pour l'un, romans de Ducray-Duminil pour l'autre – le sens de sa vie, le sens qu'il va donner à sa vie, sens qui se confondra avec son échec fatal. « Se prendre pour » quelqu'un d'autre : c'est le propre du héros de roman vu par György Lukács¹ et par René Girard² : le héros est un Don Quichotte qui se prend pour Amadis de Gaule, un Julien Sorel qui se prend pour Napoléon, c'est un personnage de Plutarque *in petto*, égaré dans un monde qui ne le reconnaît pas pour un héros, pour un grand capitaine ou pour un sage. Emma Bovary, elle, se prend pour une sentimentale héroïne de Madame de Genlis ou de Ducray-Duminil dont elle a dévoré les romans au couvent car les femmes de romans, de Flaubert à Marguerite Duras, *L'Amant*, se font un moi « romanesque », privatisé, sentimental donc incivique et anhistorique. (« Ce n'étaient qu'amour, amants, amantes, [...] serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, *messieurs* braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis et qui pleurent comme des urnes »³).

L'intrigue romanesque, du *Siglo de Oro* au modernisme en passant par le grand réalisme du XIX^e, aboutit tout à coup à l'échec du héros. Dans sa théorie du roman, *Mensonges romantiques et vérité romanesque*, René Girard appelle *conversion* le récit ironique, au dénouement, du renoncement du héros à sa quête de « valeurs authentiques », le moment désabusé du héros à la dernière page d'*Un amour de Swann*, « j'ai perdu les meilleurs années de ma vie... pour une femme qui n'était même pas mon genre », celui de Don Quichotte demandant en mourant que le curé brûle ses livres

1. G. Lukács, *Die Theorie des Romans : ein geschicht-philosophischer Versuch über die Formen der grossen Epik*, Berlin, Cassirer, 1920. Voir aussi *Schriften zur Literatursoziologie*, Neuwied-Berlin, Luchterhand, 1968.

2. R. Girard, dans *Mensonges romantiques et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961.

3. Flaubert sur les lectures au couvent de son héroïne.

– le héros désillusionné reconnaît *in extremis* qu'il était fou et *ipso facto* annule le sens de l'intrigue qui s'achève¹.

Toutefois, hors du genre roman et fort loin de la conversion girardienne, ceux qui ont consacré leur vie à une Cause au XX^e siècle s'efforcent de regarder en arrière à la fin de leur vie et puis décidément persistent et signent. L'avenir-devenu-passé comme justification de soi, de sa vie, comme bilan globalement positif avec la liste des faits qui vous ont « donné raison » – quels qu'ils aient été, du reste. Exemple, la féministe et socialiste Nelly Roussel écrit dans ses mémoires vers 1920 :

Les faits, sur ces divers points, m'ont donné assez clairement raison pour que je demeure fidèle à mon idéal et que je ne change pas de camp dans la bataille des idées².

Nelly Roussel, se confirmant à elle-même, peu après la guerre mondiale, la validité de son engagement de toute une vie comme féministe, libre-penseuse, pacifiste et néo-malthusienne, exprime cette certitude que le cours des choses est venu la confirmer dans ses adhésions de jeunesse et qu'il lui permet de persister dans la confession des idéologies qui ont soutenu sa vie et de n'avoir pas à se *renier* (c'est bien à la difficulté de persister dans sa foi initiale en dépit de la massive « malencontre du réel »³ que les ex-militants communistes de la fin du XX^e siècle ont été confrontés insolublement). Jouer un rôle dans l'histoire consiste évidemment à s'évader de celle-ci : non pas à regarder en face l'incertain, imprévisible et contradictoire cours *réel* de l'histoire, mais à mettre les événements et leur interprétation au service d'un fantasme historique toujours en passe de se trouver *falsifié*⁴.

Tout nous ramène ainsi à cette gnoséologie moderne (qui fut celle du XIX^e siècle tout d'abord) de l'histoire comme productrice de sens, l'histoire comme un Grand récit eschatologique qui *transcende* la destinée individuelle vouée à la mort et à l'oubli, comme cette Scène immémorielle sur laquelle les uns et les autres prétendirent apparaître au moins comme *figurants*. Aller vendre avec les « camarades », le dimanche matin sous la

1. La « maturité virile » du sous-genre du *Bildungsroman* selon Lukàcs devait faire aboutir le héros, devenu vraiment adulte, à un compromis avec le Monde et une renonciation partielle à sa Quête abstraite de valeurs authentiques, mais ce progrès en sagesse n'est guère attesté dans l'*immature* XX^e siècle...

2. N. Roussel, *Paroles de combat et d'espoir. Discours choisis* (1903-1914), **VILLE**, Épône, 1919.

3. Concept de J. Lacan dans l'analyse des névroses.

4. Concept fameux de K. Popper, *The Poverty of Historicism*, **REFERENCES**.

pluie à la sortie de la station Jean-Jaurès, *L'Humanité-Dimanche*, n'a (encore pour un temps) de sens vers 1970 (et n'est pas pur masochisme!) que parce que c'est ici un très modeste mais supposé utile rôle de figuration dans le Grand récit de la révolution mondiale. Au cinéma aussi, il y a des gens qui sont contents d'un emploi modeste, d'un rôle muet, de paraître en profil perdu dans une grande scène. Ils pourront dire *j'étais là*. Et je survivrai dans la mémoire des gens tant que la pellicule subsistera et que des gens auront envie de la visionner.

Ç'aurait été intéressant d'aller relever dans les autobiographies, dans les mémoires, les récits de la découverte par les uns et les autres de leur « rôle », du rôle que le *casting* historique semblait vous attribuer, qu'il semblait vous demander de *tenir*. J'esquisse un peu plus loin des remarques sur un genre symptomatique, les récits de la *conversion*, qui abondent dans un siècle qui fut finalement peu *désenchanté*.

En parlant du côté *casting* de l'histoire en cours confrontée au répertoire des drames du passé qu'on pourrait s'aviser de rejouer, on pensera bien sûr à Karl Marx et sa fameuse métaphore théâtrale du *18 brumaire de Napoléon Bonaparte*, paradigme de la discordance entre l'histoire qui se fait et la « conscience » des acteurs. Rejouer à contre-emploi une pièce qui a connu le succès sur une *autre scène*, tragédie devenue comédie, etc. Ceci serait illustré éminemment par mai 1968 avec son *casting* pour troupe d'amateurs estudiantins qui jouaient la Commune de Paris et celle de Petrograd – et reconstruisaient avec un bel anachronisme les romantiques barricades de février et de juin 1848 (on l'a dit mainte fois).

L'histoire des idées qui est la discipline que je pratique est histoire des croyances incitatrices de projets et d'actions collectifs. Les idées *jouent un rôle* dans l'histoire dans la mesure où en les déchiffrant, certains hommes se trouvent un rôle, généralement supposé héroïque ou présenté tel par lesdites idées, à jouer dans l'histoire. « Toute l'histoire est histoire des idées », pose en axiome Robin C. Collingwood, le fondateur anglais de la discipline, dans la mesure où des hommes se reconnaissent un jour dans un *script* discursif – *De te fabula narratur*¹. Pas d'histoire « matérielle », concrète, économique, politique, militaire sans d'inextricables idées qui informent les décisions, les pratiques et les institutions, auxquelles se subordonnent souvent les intérêts « concrets » et qui procurent à la fois aux acteurs un mandat de vie et le sens invariable de leurs actions.

Pour dire ceci, dire le rôle de toute une vie appuyé sur une idéologie, on rencontre chez maints biographes la métaphore de l'*incarnation*, autre

1. Tel est l'exergue du Livre I du *Capital*. **REFERENCES.**

exemple (avec *conversion*) d'une catachrèse chrétienne subsistant dans le monde séculier : celle des gens dont on raconte la vie parce qu'ils ont *incarné* une idée. Métaphore fréquente dans la phraséologie militante. Ainsi, du titre de la biographie de Jules Guesde par Adéodat Compère-Morel, *Jules Guesde, le Socialisme fait homme*¹. Que dire de plus naïvement juste à la gloire de l'« Introduceur du marxisme en France » ? Il suffit de se reporter à l'iconographie de Guesde avec ses yeux bleus derrière un pince-nez, son front immense, son visage creusé, sa longue barbe poivre et sel, sa silhouette émaciée, osseuse, son geste véhément, sa voix « stridente, toujours en ascension vers des registres plus hauts » (note Michel Zevaco²), son aspect négligé, hargneux et ascétique³ : Jules Guesde, ou *la tête de l'emploi*. En une conjoncture donnée, un faisceau de motivations convergentes esquisse et délimite un rôle à prendre dans la distribution du *Theatrum mundi*, par exemple dans la France de l'après-Commune et dans le renaissant mouvement ouvrier vers 1875. Un homme se présente alors (accompagné de quelques challengers qui seront éliminés), Jules Guesde, qui a exactement la tête, l'esprit et le cœur de *l'emploi*, un homme qui va consacrer sa vie à tenir ce rôle, qui va « l'incarner » comme diront avec raison ses contemporains, dont la vie se confondra avec ce rôle – rôle dont tous les paramètres étaient fixés par des déterminations sociales anonymes et fortes.

HISTORICISME ET PRODUCTION DU SUJET MILITANT

Le fantasme du « rôle » historique à jouer a directement à voir avec la gnoséologie fondamentale de la modernité : le récit du Progrès. Le progrès

1. Paris, Quillet, 1935.

2. M. Zevaco, *Les hommes de la révolution*, Paris, Matha, s.d.

3. Les journalistes qui l'ont décrit au public bourgeois hésitent entre la fascination et la répulsion. Mermeix (Gabriel Terrail) le présente ainsi en 1886 : « L'œil brille d'un vif éclat, derrière un lorgnon, au fond d'une arcade sourcilière très creusée. Quand M. Guesde parle, même de choses indifférentes, ses lèvres ont des mouvements qui semblent être des mouvements de rage. Il a la bouche furieuse. S'il marche, c'est tout raide, avec des mouvements saccadés des bras et des jambes. Il faut voir M. Jules Guesde à la tribune. Son débit est parfois trop rapide, mais il y met tant d'emportement ! La voix très claire qui porte loin grince terriblement. Le son ne monte pas des entrailles, il n'est pas grave ; il vient de la tête, il est aigu, aigre. Cet orateur, avec ces moyens physiques défectueux, s'impose à l'auditoire, le domine. Il ne parle jamais au bon cœur d'une assemblée. Il n'émeut pas. C'est un dialecticien rigide, un violent insulteur, un caustique », *La France socialiste*, Paris, Fetscherin & Chuit, 1886, p. 61.

comportait une morale intrinsèque, il exigeait de ceux qui y ont cru une forme de *moralité*. L'histoire progressiste procurait la certitude d'être entraîné par une force immanente vers un But ultime qui allait être pour l'Homme la conquête de son essence – et non, comme pour le petit homme empirique, la mort, la décomposition, l'oubli irrévocable. L'homme ne pouvait changer le cours de l'histoire qui est déterminé par des Lois, mais il pouvait et devait chercher à y jouer un rôle assigné, un rôle tout écrit, sans marge d'improvisation, rôle qui ne pouvait être que celui de pousser à la roue, de hâter une évolution « inéluctable », de la précipiter si possible. Nul besoin de lire ceci dans de tardives brochures staliniennes, il suffit d'ouvrir, un bon siècle avant, les journaux fouriéristes et saint-simoniens.

Cette histoire historiciste répondait à l'individuelle question qui découle du déterminisme historique : que pouvons-nous en tant que « maillon de la chaîne » Humanité ? Et c'est ainsi qu'elle comportait une morale. « Si l'homme, écrit le fouriériste Victor Considerant, n'est pas plus maître d'arrêter le développement de la vie universelle et la marche de l'histoire que le cours des grands fleuves, ces forces naturelles et sociales qu'il ne peut *comprimer*, il peut les *régler* »¹. Voici le grand mandat moderne au service de l'histoire. L'histoire de chaque homme est alors muée en un « maillon » de l'Histoire en marche et sa liberté d'individu doit s'abolir dans la soumission au *sens* de cette histoire et dans la volonté d'en favoriser si peu que ce soit le bon déroulement. « L'homme doit tout sacrifier au progrès et à l'impérieuse nécessité de hâter l'époque de l'unité humaine et de la fraternité », formule-t-on vers 1830². La conviction que le progressiste possède (ou qui le possède) d'aller dans le bon sens de l'évolution historique, l'« absout d'avance au tribunal de l'histoire »³. Formule bien dangereuse, notons-le au passage !

Ce sujet mandaté par l'histoire ne s'institue et ne *prend corps* que par un contraste agonique avec un Scélérat à abattre. Voilà la distribution qui se met en place. Deux groupes émergent à chaque étape de la modernité, opposés en tout et prêts à la « lutte finale » : peuple/aristo, prolo/bourgeois, progressiste/réac, rationaliste/clérical, Aryens/Sémites... La société partagée en deux camps, on voit depuis deux siècles se déployer le récit de l'affrontement de deux champions éthiques, un Sujet et un Anti-Sujet, un

1. *Le socialisme devant le vieux monde, ou le vivant devant les morts*, suivi de V. Meunier, *Jésus Christ devant les Conseils de guerre*, Paris, Librairie phalanstérienne, 1848, p. 2.

2. *Moniteur républicain*, 8, 1838.

3. *Ça ira*, Paris, 13.1. 1889, p. 3.

Agent mandaté par l'histoire pour faire advenir le bien et un Suppôt du mal. Un suppôt du mal persécutant l'agent du bien à qui est promise cependant la victoire au cours d'une lutte finale.

J'ai glané chez les socialistes de la Belle époque les expressions les plus frappantes de la remise de soi au déterminisme historique dans sa forme *évidente* de jadis. Le socialisme moderne, pose il y a un siècle le théoricien de la SFIO Paul Louis, « n'écrit pas : *ceci est juste*, mais : *ceci doit advenir* »¹. Tout était ici. L'historicisme instituait un sujet au service d'un *Realissimum*, d'une fatalité par delà le bien et le mal. C'est ici la proposition fondatrice de la vision du monde de l'Internationale socialiste avant 1917. « C'est donc la *volonté aveugle* des faits qui pousse les sociétés vers l'ordre collectiviste »². Grande phrase !

Dans ce contexte, pour l'intellectuel qui s'était mis au service de l'histoire, s'offrait un rôle indispensable et héroïque : celui de « comprendre l'histoire en cours » et, l'ayant comprise, de la donner à comprendre aux masses, de se faire auprès d'elles le pédagogue de la Nécessité historique – obligation de l'écrivain progressiste dans l'entre-deux-guerres. On verra là dessus ce qu'écrit Barbusse dans son « Testament littéraire » :

L'écrivain est un homme public. Il a un rôle social et un devoir social. [...] Les écrivains doivent regarder autour d'eux et comprendre – et se mêler à ce qu'ils comprennent [...]. Ils sont les citoyens d'une époque. Ils n'ont pas le droit de se désintéresser de la tragédie sociale dont ils sont bon gré, mal gré, les acteurs³.

L'écrivain communiste des années trente⁴ est quelqu'un qui *s'est changé* lui-même pour faire face à l'exigence de l'histoire, qui aura une autre biographie, modeste et noble à la fois, que celle de son *alter ego*, du petit bourgeois cultivé et inconscient qu'il aurait pu rester; il sera quelqu'un qui est parvenu à « contredire son passé », écrit Aragon, à s'« arracher par lambeaux les préjugés les plus tenaces », confesse Romain Rolland qui lui aussi prétend avoir accompli ce dur travail sur le vieil homme idéologique. Quelqu'un qui va se vivre comme *born again* écrivain prolétarien. Servitude volontaire : un choix irrétractable est fait un jour en faveur d'un but assez élevé pour qu'on juge qu'il ne sera jamais atteint par les vicissitudes de la vie. Il reste à s'y tenir. C'est l'explication offerte par

1. P. Louis, *Les étapes du socialisme*, **VILLE**, Charpentier, 1903, p. 306.

2. Th. Cabannes, *Tribune socialiste*, Bayonne, 7.6. 1908, p. 1.

3. *Monde*, 12 sept. 1935.

4. M. Angenot, *La critique au service de la révolution*, Louvain-Paris, Vrin, 2000, analyse la critique littéraire communiste des années d'entre-deux-guerres.

James Steel face au cas de Paul Nizan : « Nizan, écrit-il, s'enchaîna volontairement à une cause qu'il estimait digne de lui : la Révolution »¹. Une telle explication ne peut cependant se répercuter sur toutes les contradictions successives et les dénis de réalité ultérieurs que ce choix détermine. On sait par le cas même de Nizan qu'il arrive un jour où l'enchantement stoïque prend fin.

PARTIE À FAIRE : LES *CONVERSIONS* QUI DÉCIDÈRENT D'UNE VIE

Le récit de la Conversion, ai-je noté plus haut, est la première étape justificatrice du Rôle existentiel à jouer. C'est en termes « baptismaux » que le libre penseur que fut Émile Vandervelde, secrétaire de l'Internationale, dans ses *Souvenirs d'un militant socialiste* publiés en 1939², narre son engagement dans le mouvement ouvrier :

Je garde de mon entrée dans la vie militante un souvenir ineffaçable. Mon premier contact avec la grande foule prolétarienne eut lieu en 1886, après les émeutes et les fusillades de mars. [...] Voici ce que je retrouve à ce sujet, dans des notes prises peu après l'événement : Je me trouvais avec notre Ligue ouvrière [d'Ixelles, affiliée au Parti Ouvrier belge] sur le plateau de la Ville haute [de Charleroi]. [...] De tous les villages d'alentour, les colonnes de manifestants dévalaient pour remonter vers nous [...] et dans ce flot humain roulant vers l'avenir, je recevais comme un nouveau baptême ; je me sentais lié, pour la vie, à ce peuple de travailleurs et de souffrants.

Ce récit forme un exemple typique de l'épisode de la conversion, celui du moment où le jeune bourgeois, touché par la grâce révolutionnaire, s'engage irrévocablement aux côtés du prolétariat, « rompt avec sa classe », comme on disait, et se fait à lui-même un serment solennel que toute une vie militante viendra accomplir.

Quelque chose vous est arrivé comme si l'histoire vous avait fait *personnellement* signe. Comme l'affiche justement fameuse de l'Oncle Sam en 1917 : *I Want You!* Ce récit de conversion est le *topos* transhistorique de l'autobiographie des hommes politiques du siècle passé : le premier contact, l'engagement, les chemins de Damas, la rencontre

1. J. Steel, *Paul Nizan, un révolutionnaire conformiste?* Paris, Presses de la F.N.S.P., 1987, p. 13.

2. É. Vandervelde, *Souvenirs d'un militant socialiste*, Paris, Denoël, 1939, p. 25.

décisive avec l'histoire avec un grand H – ou une grande Hache. Paradigme chrétien, sécularisé : Saül rencontre Quelqu'un qui lui apparaît sur la route de Damas : « Je suis Jésus de Nazareth, celui que tu persécutes ».

Pour Charles Fourier, si je remonte aux origines romantiques, c'est une *pomme*, racontait-il, qui avait tout déclenché.

Une pomme devint pour moi, comme pour Newton, une boussole de calcul. Cette pomme digne de célébrité fut payée 14 sous par un voyageur qui dînait avec moi chez le restaurateur Février à Paris. Je sortais alors d'un pays où des pommes égales et encore supérieures en qualité [...] se vendaient un demi-liard¹.

VIVRE DANS L'IMMINENCE

Le sentiment de l'imminence : c'eût été un autre chapitre à faire. Que ce soit en psychologie « individuelle » ou collective. Entre l'expectative et l'angoisse. Comme Sœur Anne chez Perrault, les Modernes ont cru scruter et *discerner* la venue de quelque chose à l'horizon du futur très prochain.

Exemple fameux. Vivre dans l'imminence, pour le socialiste de la triste Belle époque, d'une révolution collectiviste dont « nul ne pouvait fixer la date » comme on se hâtait d'ajouter avec un air de prudence. Cela a été l'ethos anxieux et euphorique du militant d'avant 1917 : « l'heure va sonner » (et pour la classe dominante, elle n'avait qu'à tendre l'oreille, c'était « le glas qui sonnait »), « la solution est proche » etc. Jules Guesde même, le coryphée du marxisme dont je viens d'évoquer le nom, a, en 1906, bel et bien prédit la Révolution en France pour 1910-1911. Divers éditorialistes se sont sentis portés à faire confiance à la science socialiste de Guesde, « l'échéance paraissait brève, mais les événements se précipitent »².

Le socialisme invitait le militant à déchiffrer, armé de la science et de ses lois, le présent pour y puiser espoir et confiance dans l'avenir. Sa propagande montrait aux sceptiques que, constamment, les « faits donnaient

1. C'est une des Lois de l'histoire fouriériste, la « Loi des quatre pommes » : il y a dans l'histoire de l'Humanité deux pommes négatives, deux pommes positives, cadre explicatif de l'épistémologie : – Ève/Pâris + Newton/Fourier.

2. P. Hervier, « Éditorial », *Le Combat* (Allier, SFIO), 3 mars 1907, p. 1. Voir ce que dit U. Gohier, *La révolution vient-elle? Contre l'argent. Sur la guerre [...]*, Paris, Édition de l'auteur, 1906, p. 36 : « Jules Guesde, le propagateur le plus infatigable et le chef le plus respecté du socialisme, prédit la crise pour 1910. Tôt ou tard, elle paraît inéluctable ».

raison » à la doctrine, que si les mots ne suffisaient pas, les « faits » qui s'accumulaient et que la science de l'histoire avait « prévus » devaient persuader que le prochain régime socialiste n'est pas une « utopie » puisqu'il est, pour qui veut regarder, « en incubation » dans le présent alors même que les « germes mortifères » ont envahi le système capitaliste, que « déjà les prodromes de la fin prochaine se multiplient en laissant apercevoir à l'état embryonnaire les contours que revêtira la société future »¹. « Nous vivons une époque fertile en incidents éducateurs », constatait-on avant d'en faire la liste, de confirmer la tendance historique et de laisser la suite inévitable en pointillés, ou mieux *en asymptote*².

En contraste, contraste qui signale la fonction *ironique* du discours littéraire, on trouve récurrent dans la littérature moderniste le thème de l'*attente interminable* chez Dino Buzzati, chez Julien Gracq, chez Coetzee : l'histoire comme attente indéfinie d'un événement, redouté ou espéré, qui ne se produira pas. Dino Buzzati, dont *Il Deserto dei Tartari* est un grand roman, est aussi l'auteur d'*Il crollo della Baliverna, Sette Piani...* On a dit de lui « kafkaïen », mais c'est autre chose : l'histoire comme attente, vaines conjectures, ennui menaçant, imminence toujours déçue. Et je pense aussi aux romans fameux, mais ultérieurs, de Julien Gracq, *Le rivage des Syrtes*, *Un balcon en forêt*.

LES DERNIÈRES PAROLES SUR LE LIT DE MORT

Le militant de jadis mourait heureux dans son rôle qui lui collait à la peau et qu'il avait pu tenir jusque dans *son dernier souffle*. D'où le projet que j'aurais eu de recenser et d'étudier dans un chapitre les dernières paroles des hommes de jadis. Dont beaucoup d'apocryphes, on le présu-mera sans peine. L'espérance historique qui vous avait saisi jadis et qui vous faisait vivre vous faisait mourir heureux. Car l'histoire continuait et elle viendrait à terme, on pouvait entrevoir le dénouement ... même si on ne serait plus dans la salle au baisser du rideau.

Saint-Simon agonisant est censé avoir murmuré à ses disciples Enfantin, Bazard, Rodrigues, qui entouraient son lit, cette phrase

1. F. Stackelberg, *Vers la société communiste*, Nice, Au Droit du peuple, 1909, p. 7. Et du côté de l'anarchie, Éli. Reclus dans Kropotkine, *La Conquête du pain*, **REFERENCES**, X : « par mille phénomènes, par mille modifications profondes, la société anarchique est déjà depuis longtemps [je souligne] en pleine croissance ».

2. *Tribune socialiste*, Bayonne, 5.5. 1907, p. 1.

mémorable : « La poire est mûre »¹... Le leader belge César De Paepe dans les années 1880 aurait, lui, râlé un long paragraphe en langue de bois :

J'ai un pied dans la fosse [...], mais jusqu'à l'heure de mon dernier souffle, je demande à être renseigné sur toutes les péripéties de la grande lutte que poursuit le prolétariat pour la rénovation philosophique, politique et sociale de l'humanité qui un jour connaîtra les splendeurs du bonheur universel².

Je songe au malheureux Boukharine notant en prison : « si tu meurs, au nom de quoi mourras-tu ? » – puis avouant tout ce qu'on exigeait de lui ... et mourant heureux, torturé et déshonoré.

UN CONCEPT POUR TOUT CECI : LE BOVARYSME HISTORIQUE

Ces attitudes obsolètes dont je viens de parcourir certains aspects et certaines expressions renvoient à quelque chose de fondamental dans la condition humaine : le besoin de fuir l'être-là de la vie et son étroitesse, de se jouer un rôle, se « faire un cinéma » comme nécessité existentielle. L'intellectuel militant de naguère fait penser à ces gens qui entrent dans l'armature d'osier des géants du Carnaval de Binche : pas seulement jouer un rôle, mais le plus souvent un rôle *un peu trop grand pour vous* et qui vous *dissimule*. Et quand le voile se dissipe, quand la scène se dérobe et qu'on se trouve rendu à la *Verlassenheit* existentielle, à l'Abandonnement, il ne vous reste qu'à crever.

Jules de Gaultier, philosophe nietzschéen oublié de la Belle époque, avait appelé *bovarysme* (il pensait bien entendu à l'héroïne de Flaubert) *l'incapacité pour les humains de vivre sans se concevoir autres qu'ils ne sont*³. La vie moderne imite le roman, Oscar Wilde l'avait dit à peu près et il ne croyait pas si bien dire. Se prendre pour un autre, c'est le propre du héros de roman, mais cela a été dans toute la modernité le moyen de survivre de bien des gens et nommément le propre de l'intellectuel.

Le « bovarysme des collectivités » (que Jules de Gaultier aborde au chapitre IV du *Bovarysme*) permet à chacun des membres d'un groupe

1. Selon d'autres, Saint-Simon mourant aurait dit quelque chose de non moins bizarre : « ses dernières paroles qu'il accompagna d'un geste expressif, furent à voix basse mais distincte : "nous tenons notre affaire" ».

2. Cité par *La Société nouvelle*, 1890, t. II, p. 587.

3. J. de Gaultier, *Le bovarysme*, Paris, Mercure de France, 1902.

activiste de jouer son rôle de « figurant » dans l'*illusio* collectivement entretenue, illusion de participer à une action noble et décisive face à un monde désolant. L'anecdote satirique a souvent croqué le bonheur bovaryste du militant, ce bonheur qui transfigure la banalité et la grisaille de la vie. Je cite au passage un grandiose discours ... d'élections cantonales à la Belle époque, dans le Midi il est vrai :

Camarades ! L'heure a sonné ; heure grave des résolutions viriles. Le temps n'est plus des discours et des causeries – la parole aujourd'hui doit faire place aux actes ¹.

CEUX QUI NE CONNAISSAIENT PAS LEUR RÔLE

Il aurait fallu décrire, par contraste et en contrepoint, ceux qui n'y comprenaient rien du tout et ne connaissaient pas leur rôle. Le cinéma français a beaucoup raconté ceci. *Lacombe Lucien* de Louis Malle. Aussi *Capitaine Conan* de Tavernier. Ou encore *Le dernier métro* de Truffaut.

Comme le versifie Aragon dans Le roman inachevé, « On avait mis des morts à table/On faisait des châteaux de sable » etc. ... :

La pièce était-elle ou non drôle
Moi si j'y tenais mal mon rôle
C'était de n'y comprendre rien.

Peu après, puisque ce poème narre les années 1920, Aragon a cru trouver son « rôle » et il l'a joué *perinde ac cadaver* – pour son malheur et le malheur de son œuvre. La question que pose la vie d'Aragon est celle de la part de simulation dans ce « rôle » de Grand écrivain communiste si continûment, si brillamment et abominablement joué pendant plus de quarante ans. Paul Morelle se demande expressément « si, dans son affirmation de communiste, il a jamais été sincère ou toujours simulateur »². Tous les biographes d'Aragon concluent à un certain double jeu, mais un double jeu perpétuel devient une affaire pathologique. « Après [1935], il s'installera dans des fonctions d'inspirateur de la nouvelle culture, poussant les gens qu'il méprise, morigénant des écrivains et des artistes qu'il admire secrètement », écrit Fr. Kupferman³. Cette thèse du double jeu

1. *Le socialiste des Cévennes*, 8.9. 1889, p. 1.

2. P. Morelle, *Un nouveau cadavre : Aragon*, Paris, La Table ronde, 1984, p. 13.

3. Fr. Kupferman, N. Dioujeva (éd.), *Staline à Paris*, Paris, Ramsay, 1982, p. 83.

est cependant confirmée dans certaines « confessions » repérables dans les mémoires d'ex-communistes qui reconnaissent avoir joué avec talent un rôle auquel ils ne croyaient pas vraiment, « paradoxe du comédien » politique. Claude Roy l'exprime aussi explicitement que possible, mais l'aveu de « schizophrénie » demeure ahurissant :

Je votais pour Jean-Jacques Rousseau et pour Marx aux élections de l'histoire. Mais au scrutin secret de l'individu, je votais plutôt pour Schopenhauer et Godot¹.

AUJOURD'HUI

La fin du XX^e siècle a vu la dévaluation totale d'un « rôle » jadis prestigieux : celui de l'intellectuel engagé, avec son terrorisme, ses dénégations et ses illusions, de l'intellectuel de parti, l'intellectuel au service de la révolution, l'*intellectuel-idéologue*, celui qui mettait les paroles sur la cacophonie des affrontements sociaux. On a notamment assisté à la dévaluation radicale de l'« image » de l'intellectuel communiste². Concomitante de l'effondrement de l'« image » de l'URSS et de celui de l'idée communiste dans la culture française. Et revient la question toujours lancinante de « l'intellectuel stalinien » : voir par exemple les mémoires de René Étiemble, *Le meurtre du Petit Père*³. Des générations stérilisées, asservies, auto-mutilées, abdiquant leur rôle critique. À l'instar de la révolution, l'engagement communiste a dévoré ses enfants.

L'« image » du dernier intellectuel français par excellence, Jean-Paul Sartre qui au nom d'une position anti-impérialiste dogmatique faisait abstraction de millions d'enfermés, affamés, torturés, a pris un coup non moins fatal et probablement irréversible. Pour lui aussi, on exhume

1. Cl. Roy, *Nous*, Paris, Gallimard, 1972, p. 388.

2. Le « classique » en la matière : T. Judt, *Past Imperfect : French Intellectuals, 1944-1956*, Berkeley, University of California Press, 1992. Voir aussi Cl. Lefort, « Grandeur et misère de l'intellectuel prophète », *Argument*, I, 2, 1999. Et les deux grands livres de J. Verdès-Leroux, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, **REFERENCES**, et *Le réveil des somnambules. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985)*, **REFERENCES**. Et très récemment (mais c'est plutôt moyen) une approche bourdieusante des intellectuels communistes, par F. Mantoni, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique*, Paris, La Découverte, 2005.

3. R. Étiemble, *Le meurtre du Petit Père : naissance à la politique. (Lignes d'une vie. II)*, Paris, Arléa, 1989, prière d'insérer; J.-M. Goulemot, *Le clairon de Staline. De quelques aventures du Parti communiste français*, Paris, Le Sycomore, 1981.

aujourd'hui des textes sévères qui lui refusent la vertu première dont il pouvait se targuer, le courage intellectuel – textes que jadis l'opinion de gauche ne souhaitait pas lire et qui aujourd'hui concluent le réquisitoire. Cornelius Castoriadis écrit de Sartre en 1973 :

Sartre maôisant reste fidèle à Sartre stalinisant : l'adoration du fait accompli, [...] la justification anticipée de tous les crimes possibles d'une dictature bureaucratique¹.

LE SUJET SOLITAIRE CONTRE LE COURS DES CHOSES

J'aurais terminé par le portrait d'un type diamétralement opposé, le contraire du « rôle » militant poussant à la roue du progrès fatal. C'est un anti-Sujet non moins éminemment attesté dans la modernité intellectuelle. Un sujet se définissant contre l'*Immonde moderne*². Une autre histoire à faire : celle du dégoût – philosophiquement ou artistement légitimé – de son temps, de son pays, de son peuple, dégoût non moins propre à remplir une vie³. Non sans une part de cabotinage. On songe à la pose *Artiste* du XIX^e siècle : Edgar Poe, Baudelaire, les Goncourt, Flaubert (tonnant contre ce qu'il appelait la « pignoufferie démocratique »), et à la banalisation jusqu'à nous de ce thème littéraire facile, adopté par les écrivains humanistes petits-bourgeois de naguère : Georges Duhamel, Gilbert Cesbron... Tous, en tant que sujets-artistes, se posant, hautains, contre un monde moderne philistin, mercantile, contre la cohue démocratique, la vénalité de l'art. « Matérialiste » était le mot condamateur de jadis !

De nos jours, toute l'œuvre d'un rare talent atrabilaire de Philippe Muray est écrite *contre*, contre la société festive en bloc et en détail et en haine de son type néanthropologique, *Homo festivus festivus*. Nous sommes entrés dans « l'ère hyperfestive » et nous n'en sortirons pas, constatait Philippe Muray dans sa chronique satirique de la vie quotidienne post-moderne, *Après l'histoire*⁴. Ce sera le divertissement pascalien

1. T. Judt, *Marxism and the French Left*, Oxford, Clarendon Press, 1986, p. 210.

2. Voir J.-F. Mattéi, *La Barbarie intérieure : essai sur l'immonde moderne*, Paris, PUF, 1999.

3. Les derniers textes de Castoriadis comme ceux de Ph. Muray – esprits certes bien différents l'un de l'autre – sont très bien sur la topique du dégoût de son temps.

4. Vingt ans auparavant toutefois, alors que montait déjà en puissance l'Empire du bien et que mutait l'évolutionniste *Festivus festivus*, Ph. Muray avait commencé son œuvre par une généalogie des deux siècles modernes, une mise en lumière de la base irrationnelle

jusqu'à ce qu'on en crève, l'opium du peuple nouvelle manière, post-religieuse, ou comme dans certaines mauvaises dystopies de science-fiction, une société analgésisée à jamais au gaz hilarant¹.

Schiller, Nietzsche, Spengler, Heidegger, Leo Strauss : l'essentiel de la tradition philosophique allemande, voit, diversement mais obstinément, la modernité comme une irrémédiable déchéance, un éloignement de l'Être, un *Untergang des Abendlandes*, l'avènement du Dernier homme. « Le désert croît », écrivait Nietzsche. Il faudrait encore compléter tout ceci par le dégoût, sinon de tout et tous, du moins de l'évolution particulièrement méprisante des « siens ». Les « barbares allemands » écoeurèrent Nietzsche, les « lourds » antisémites prussiens et pangermanistes spécialement. La théorisation même de « l'imbécillité criminelle » des Allemands, est cruellement approfondie par Éric Voegelin, au retour d'exil, dans son cours donné à Munich en 1964, *Hitler et les Allemands*². L'homme authentique prétend assister, impuissant, à une déchéance morale, à une aliénation irrémédiable de son pays... Sur ce thème en ce qui touche aux USA, on évoquerait l'essai féroce d'Allan Bloom, *The Closing of the American Mind*. On pourrait explorer aussi la longue déprime française, les tableaux affligés de publicistes qui décrivent les Français repliés sur un Hexagone frileux dans un monde en pleine « mutation » – de « la France [qui] s'ennuie » de Viansson-Ponté à la « France qui tombe » de N. Baverez. Le rôle de cassandra d'un pays qui va à vau-l'eau a ses « bénéfices secondaires ». Il est particulièrement prisé depuis plus de vingt ans par des essayistes par centaines, *voces clamantes in deserto*.

Marc ANGENOT

Chaire James-McGill d'étude du discours social,
Université McGill, Montréal

– occultiste, dit-il; je dirais pour ma part « gnostique » – de la modernité « séculière ». Je voudrais dire quelques mots d'éloge du *XIX^e siècle à travers les âges*, parce que c'est le livre qui m'a donné envie – avec ceux, récents alors, de Z. Sternhell, de K. Löwith, d'É. Voegelin et autres penseurs, non hexagonaux ceux-ci – de passer une bonne dizaine d'années à regarder à mon tour tout ceci, à regarder ce XIX^e siècle français et le siècle suivant *de plus près*. Généalogie de la modernité, d'un XIX^e siècle dont nous sommes finalement sortis sans doute, mais les pieds devant, et au gré de Ph. Muray, pour bien pire.

1. Cf. P. Bruckner, *L'euphorie perpétuelle: essai sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset, 2000.

2. É. Voegelin, *Hitler et les Allemands*, Paris, Seuil, 2003.